Les Tambours

« Pour faire du bruit, on choisit les petites gens, les tambours. »

-Georg Christoph Lichtenberg

J'ouvre les yeux soudainement, mais je me heurte à l'obscurité. À tâtons, j'avance, cherchant l'interrupteur qui semble s'amuser à me fuir. Étrange comme la perception des objets change, lorsque la vue nous manque. Mes pieds glissent sur le sol, bien déterminés à ne pas se heurter à un bureau, une chaise, ou quelque objet oublié hier soir au moment du coucher. Finalement, je trouve le minuscule bouton, le relève d'un coup et retiens ma respiration, me retournant lentement, avec une terreur insensée. Rien n'a changé : tout est dans le même état, aucun déplacement impossible à expliquer. Je soupire, soulagé. Pourtant, il y a bien quelque chose qui m'a réveillé. Si ce n'est une lumière subite, l'apparition d'un monstre ou l'effondrement de mon plafond, qu'est-ce ?

Je prends trente secondes pour y penser, puis hausse les épaules. Ça n'a pas d'importance, la seule chose qui compte réellement, c'est le sommeil que je dois emmagasiner. Ici, on ne sait jamais ce qui va se produire. Ma vie pouvait être merveilleuse et, en l'espace de quelques secondes, tourner au drame le plus profond, auquel cas, j'espérerais ne pas avoir de dette de sommeil d'accumulée. Je referme la lumière, plissant les yeux pour essayer d'apercevoir mon lit dans la pièce sombre. Sans succès. À l'instar d'un enfant inquiet, je parcours la pièce en courant, sautant sur mon matelas dès que c'est possible. Peur enfantine qui ne m'a jamais quitté…Une horreur pouvait se cacher sous la base, haute de quelques centimètres. Puéril, je sais.

Mes yeux se referment, ma respiration se calme et je replonge dans un état semi-végétatif. Ce n'est pas un sommeil réparateur, mais je n'ai pas réellement conscience d'être. Je vogue sur les flots des rêves, m'échoue sur les berges de l'éveil. Puis, mon cœur manque un battement.

Encore.

Cette fois, je les ai distinctement entendus. Je sais pourquoi je me suis réveillé en sursaut, la première fois. Enfin ! Le moment que nous attendions tous depuis des semaines, depuis que la déclaration a été faite…

Les tambours de la guerre résonnaient dans la froideur nocturne.

Un grondement sourd, étouffé, qui prend de l'ampleur. Maintenant que je sais quel son m'a attiré hors de mon cycle de sommeil, je n'ai plus à tendre l'oreille. La mélodie s'amplifie en moi, calque les battements de mon cœur. Je m'énerve, rejette les couvertures et cours vers la fenêtre la plus proche. Les phares sont allumés, les polices sont dans toutes les rues. Comment ai-je pu ne pas voir ces lumières, comment ai-je pu ne pas entendre ces sirènes ? Le moment est venu.

Je dévale les marches à toute vitesse, je vais dans la rue sans chaussures, toujours en pyjama. Ah, l'heure de gloire ! Je m'élance, courageux, fier de ma volonté de fer. Puis,

alors que mes rêves de guerre, de chevaliers, d'honneurs se bousculent dans mon cerveau, une grande main me saisit et m'arrête. Un militaire, sans doute, puisqu'il porte un habit vert similaire à ceux que j'ai pu observer dans divers films. Ses yeux sont éteints, il semble vouloir m'ordonner de retourner chez moi. Avant même qu'il ait pu ouvrir la bouche, je m'époumone :

« Je veux en être ! VOUS ENTENDEZ ? JE VEUX EN ÊTRE ! »

Regards désolés. Pauvre gosse, se disent-ils. Si jeune déjà. Mais non, je ne suis plus jeune – j'ai 16 ans, c'est bien suffisant. La musique vit en moi, un ménestrel m'habite et il me souffle les mouvements. Je veux me battre. Je peux me battre.

*

J'ai l'impression de cracher mes poumons. À genoux dans la boue, je cherche de l'oxygène, précieux air qui semble jouer à cache-cache avec moi. J'entends l'instructeur à l'arrière, qui crie à une autre recrue. Pitié, faites que je me remette de mes émotions avant qu'il ne m'aperçoive. Malgré toute ma bonne volonté, je n'y arrive pas. Mes jambes tremblent, mes bras ne me supportent plus. Je rêve d'un bon lit confortable, ce que je n'ai pas vu depuis des lustres. Si l'honneur de mon pays n'était pas en jeu, je crois que je partirais. Loin, très loin.

« Lève-toi Gab. Vite, il arrive. »

Simon est bien gentil, mais ce n'est pas comme si je m'entêtais à jouer au cochon dans la soue. J'ai mal partout, sinon il y a longtemps que je ne serais plus là. Je lui jette un regard noir, mais ses yeux océan restent inquiets. Je soupire et, dans un ultime effort, me lève pour finir le parcours en trottinant derrière mon ami. À l'arrière, plus un bruit. Nous savons ce qui va arriver : notre moniteur va achever ceux qui sont trop faibles. Quatre coups de feu, des hurlements, puis plus rien. De nouveau, le silence béni.

C'est cruel, l'armée.

Je regagne le dortoir, accompagné par Simon qui me soutient sans un mot. Pas besoin de parler dans des cas comme ça, il m'a sauvé la vie, il n'y a rien à ajouter. Je vais seulement m'entraîner plus fort dans les jours à venir, parce que je ne veux pas que ça recommence. Les gens qui entendent les tambours sont rares. Nous avons en nous le gêne de la bataille, mais il n'empêche en rien les tares physiques de faire partie intégrante de nous. Les quatre abattus ne sont pas les premiers. Au début, nous étions trente-quatre. Nous ne sommes plus que quatorze.

Dans huit jours, nous partons. Je survivrai. Je dois survivre.

Sitôt arrivé dans ma chambre aux odeurs plus que discutables, je me glisse dans la douche, où je m'endormirai probablement. L'eau chaude délie mes muscles et me détend. Seul l'avenir compte, je n'ai pas le droit de penser au reste. Ma patrie a besoin de moi.

*

La détonation me fait sursauter. Dans ce décor désertique, j'aurais dû voir la grenade retomber, mais ça n'a pas été le cas. La poussière est incrustée dans les traits creusés de mon visage. Ça fait si longtemps que nous sommes partis, je ne sais même plus quel jour nous sommes. J'en ai presque oublié mon nom.

Un homme lève la main à ma gauche : c'est le signal. Je saute sur mes pieds et cours aussi vite que je le peux, même si la chaleur et les vents secs rendent mon avancée difficile. Les exercices, au camp, ce n'était rien, comparé à ce que nous vivons ici. Seules les plus forts peuvent survivre…et malheureusement, nos adversaires sont beaucoup plus forts que nous. Peut-être sont-ils plus nombreux à entendre les tambours, dans leur pays.

Les tambours. Moi-même, je ne les distingue plus, dans ce champ de mines. Les explosions qui surviennent une dizaine de fois par jour m'ont rendu sourd. Je sais qu'un jour, ils étaient là, ils me guidaient, mais aujourd'hui…je ne sais plus. C'est facile de perdre la foi lorsque son étoile polaire s'éteint. Pourtant, je continue. Je ne sais pas quoi faire d'autre, de toute façon.

Le soleil se lève de nouveau, ne dévoilant que le sable brûlant, encore une fois. Où est donc la végétation, dans ce désert continu ? Pas étonnant que nos ennemis souhaitent faire la guerre : on devient fou avec un tel décor, la mort est préférable à ces visions désolantes. Je m'étouffe, le sable fin pénètre ma gorge et m'irrite au-delà du possible. Des exclamations se font entendre au loin. Je lève la tête, plisse les yeux. Mes

compagnons sont en mauvaise posture, je devrais sûrement aller les aider. C'est loin, si loin…puis, je le vois, lui.

Simon.

Celui qui m'a sauvé la vie, il y a bien longtemps. Soudain, seul son corps exposé fait du sens pour moi. Je m'élance à toute vitesse et, même si je ne peux le protéger des dizaines d'assaillants, je me place devant lui, j'ouvre les bras.

Je ne me souviens plus de mon nom, mais il me semble que « Martyr », ça sonne bien.

Marie-Audrey Perron.